

Le coup de bill'art du Soir

E viva española

Par Kader Bakou

A la veille des élections législatives anticipées en Catalogne (Espagne), qui pouvaient mener à une proclamation de l'indépendance de cette région, Xavier Trias, le maire de Barcelone, avait envisagé deux possibilités pour le Barça : rester dans la Liga espagnole ou adhérer à la Ligue française de football.

«Nous n'avons pas la possibilité d'une ligue compétitive, qui soit intéressante au point de vue du spectacle. Il y aurait très peu d'équipes. Il faudra adhérer à une autre ligue. On peut adhérer à la Ligue espagnole ou peut-être à la Ligue française», a-t-il déclaré. Mais ce que les agences de presse avaient caché, c'est la «troisième voie». En effet, des dirigeants du prestigieux club catalan avaient envisagé la possibilité d'intégrer le championnat algérien. Leur argument principal : le FC Barcelone compte en Algérie le plus grand nombre d'aficionados dans le monde. Ils ont aussi pris en compte le facteur géographique en faisant remarquer que des villes comme Oran, Chlef ou même Tlemcen se trouvent tout près de Barcelone. Le FC Barcelone a donc envoyé secrètement des dirigeants pour assister à des matches de football du championnat algérien et ainsi avoir une idée de son niveau. Ces dirigeants ont rapidement écarté «l'option» algérienne en constatant le faible niveau de notre championnat, l'état des stades et des infrastructures et aussi l'absence de fair-play qui fait de chaque match «un combat» (presque) à mort.

Soyons sérieux et regardons le championnat anglais (sur l'ENTV). Là, les deux entraîneurs se serrent la main avant et après le match. Les bancs des deux staffs (dirigeants, coaches, remplaçants...) sont côte à côte, l'arbitre passe inaperçu et il n'y a pas de policiers qui l'entourent au coup de sifflet final pour le protéger de «la colère» ou plutôt de «la rage» des joueurs et des dirigeants du club perdant.

Et si tout n'était qu'une question de culture ?

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

SEMAINE CULTURELLE

Oran à Ghardaïa

Dans le cadre de la semaine culturelle oranaise qui aura lieu à Ghardaïa, une délégation conduite par des cadres de la direction de la culture d'Oran et composée d'une cinquantaine d'artistes, comédiens, artisans et des hommes de lettres se rendront dans la capitale du M'zab pour y animer, du 2 au 6 décembre, des manifestations artistiques et culturelles. Le coup d'envoi de la manifestation sera donné aujourd'hui 2 décembre par un défilé des troupes folkloriques suivi d'une soirée musicale qui sera animée par l'association culturelle El-Othmania.

A. B.

Actucult

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, EL-BIAR, ALGER)
Lundi 3 décembre à 14h : Yamina Khodri signera ses recueils de poésie *Vive la mer... pour se faire la paire, sans visa et Mais moi, leurs qualités, je dois les mériter*, parus aux Editions Thala.

SALLE IBN ZEYDOUN DE RIADH EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 5 décembre : Projection du film *Sky fall* (James Bond 2012), de Sam Mendes. Séances : 13h, 16h et 19h. L'entrée : 100 DA. Durée : 2h 26.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Lundi 3 décembre à 17h30 : Spectacle musical dans le cadre de la célébration du 50^e anniversaire des relations algéro-roumaines, avec Andra Costea, Radi Titi, Ionut Cirstea
Du 3 au 8 décembre : Film *Mascarades*

de Lyès Salem à raison de 4 séances par jour 14h, 16h, 18h et 20h, excepté les 3 et 8 décembre, à raison d'une séance par jour, à 14h.

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)
Mardi 4 décembre à 15h : Le rendez-vous avec la parole accueillera l'écrivain et journaliste Mohamed Baghdad au Club des médias.

CENTRE DES LOISIRS SCIENTIFIQUES (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 6 décembre : Exposition «Plume et innovation» de l'artiste peintre Hassina Ariba.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Mercredi 5 décembre à 18h30 : Cinéma : soirée avec Amel Kateb. Films : *Ghorba-Légende* (France, 27 min,

2007), *On ne mourra pas* (France, Algérie, 21 min, 2010), *Meeting autorisé* (Algérie, 7 min, 2011) et *Allez les filles* (Algérie, 6 min, 2011). Projection en présence de la réalisatrice.

GALERIE D'ART BENYAA (4, RUE DE PICARDIE, LES CASTORS II, BIR-MOURAD-RAÏS, ALGER)
Du 10 novembre au 31 décembre : Exposition «Vibration» de l'artiste plasticien Farid Benyaa.

GALERIE AÏDA (VILLA 132, HAÏ EL-BINA, DELY-IBRAHIM, ALGER)
Du 6 au 25 décembre : Exposition «Palettes et percussions» des artistes Noureddine Hammouche (Alger) et Abderrazak Hafiane (Biskra). Horaire : 16h-20h30.
Samedi 8 décembre : Journée spéciale, déclamations poétiques par la chanteuse Naïma.

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 10 février 2013 : Exposition rétrospective «Traversée de la mémoire» de l'artiste Lazhar Hakkar.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 31 janvier 2013 : 5^e Salon d'automne des arts plastiques, avec la participation de 58 artistes (artistes-peintres, sculpteurs et photographes).

ESPACE «1001 NEWS» (28, RUE BOUALEM-KHELFI, EX-RUE BURDEAU, ALGER-CENTRE)
Jeudi 6 décembre à 17h : Conférence *La Méditerranée mythique et poétique* (cycle : le Monde méditerranéen), par Khadija Khelladi, professeur des universités, enseignante à l'université d'Alger II.

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

NOUS NE SEMONS PAS LES FLEURS, DE MOKHTAR SBIA

Au commencement était la violence

Le premier roman du docteur Mokhtar Sbïa raconte la vie quotidienne d'une paisible famille tlemcénienne emportée dans le tourbillon de la guerre d'indépendance. Une histoire humaine, car il y a aussi le tourbillon des sentiments et les zones obscures du mystère...

Cette triple dimension, à la fois métaphorique, politique et littéraire en fait un roman remarquable, l'auteur ayant greffé à vif un drame familial sur le drame de la guerre pour mettre en place les éléments constitutifs d'une tragédie.

En effet, *Nous ne semons pas les fleurs* (le titre est une allégorie du péché originel, voire une métaphore de la violence) met en scène des personnages en proie à leurs pulsions souvent incontrôlables et parfois morbides. Des êtres victimes de leurs peurs et de leurs angoisses, qui ne savent pas pourquoi ils sont malheureux ni comment exprimer leurs réels sentiments. Durs et secs avec eux-mêmes et avec les autres, ces êtres-là exorcisent le mal par le mal, se libèrent par la violence, dans un cycle sans fin. Un destin tragique, comme s'ils étaient poursuivis par la fatalité. «La maladie, disait un auteur, c'est ce qui gêne les hommes dans l'exercice normal de leur vie, et surtout ce qui les fait souffrir.» Précisément, Mokhtar Sbïa invite à une introspection attentive du genre humain pour mieux comprendre le mécanisme de la violence. Il tente de déceler les symptômes de la tragédie algérienne, en révèle et explique les séquelles. Le romancier est ici dans son rôle de thérapeute qui cherche à soigner le mal et vaincre le traumatisme.

C'est pourquoi tous les personnages sont saisis dans leur être vrai, c'est-à-dire dans leur subjectivité, leur faiblesse et parfois leur pathos. Dans ce récit polysémique, où plusieurs thèmes sont abordés, le recours aux référents historiques n'est alors qu'un prétexte à témoigner autrement de cette Algérie contemporaine née d'une éprouvante guerre de Libération nationale. Le registre fable fantastique, riche d'une matière où puise avec bonheur le romancier, contribue à libérer l'histoire de son côté officiel ou sacré. Nous sommes au début des années 1950. A la périphérie de la ville de Tlemcen, les deux quartiers historiques Agadir et Kessarine avec leurs immenses vergers. Une grande famille de notables, les Rostane, vit à Kessarine au milieu



Photo : D.R.

d'un vaste et magnifique jardin. Sur cet espace enchanteur et plein de mystères, qui leur sert d'exutoire, veille Tergou, la femme démon d'Agadir. Dans le contexte historique particulier de l'époque, toute une galerie de personnages commence à entrer en scène. Zhor, figure centrale, en émerge. Elle est à la fois la mère, la gardienne des traditions et la femme qui véhicule la mémoire. Personnage complexe, elle est aussi victime de la double aliénation que lui font subir le système patriarcal et l'oppression coloniale. Orpheline de père, sevrée d'affection maternelle, cette femme inachevée sera incapable de donner de l'amour à son tour. Après son mariage avec Malek, l'aîné de ses cousins Rostane, Zhor devient la mal-aimée et la bonniche de ses belles-sœurs. D'une activité débordante, elle néglige quelque peu l'éducation de ses enfants Asma, Moulay et Titi. Son souffre-douleur (et de toute la grande demeure familiale), c'est son dernier-né Titi (diminutif de Fethi). Celui-ci, un enfant hyperactif, se voit rejeté et incompris par cette mère trop nerveuse qui l'exclut par son triple non : «Je ne suis pas satisfait, tu es un incapable, tu ne mérites aucune esti-

me.» Il faut dire que cet autre personnage majeur du roman se distingue par son caractère espiègle et son esprit éveillé. Au contraire de son frère Moulay (qui représente l'ordre), Titi est un gosse qui ne tient pas en place, curieux, vif, intelligent, perspicace, courageux, débrouillard et serviable. Hélas, il fait désordre et il est souvent raillé et corrigé alors qu'il a tant besoin de l'amour des siens.

«La carence affective est une caractéristique de la famille nombreuse et la guerre avait installé chez eux des réflexes d'autodéfense», relève le docteur Sbïa. Chez les Rostane, le désert des sentiments fait ainsi partie du décor, comme s'ils étaient prédisposés, par atavisme, à une telle aridité. Le point d'orgue de la tragédie, ce sera la fugue, la disparition du petit Titi, qui, par son geste, voulait attirer l'attention de Zhor. L'enfant prodige avait soif de liberté, il cherchait un statut, une voie...

Pendant ce temps, la guerre fait rage et les événements s'accroissent. Les «Frères» (et parmi eux «une nouvelle race de partisans») ont, depuis, investi le jardin des Rostane. A leur tête, le trio des Zelbouniens (ce nom si charmant fait référence au village -tribu de Zelboun). De drôles de lascars qui prennent le pouvoir par la terreur. Ils ont surtout profané le jardin de Kessarine, ce qui fait dire à Titi : «Désormais, d'autres monstres—réels ceux-là—se substituaient à Tergou...». Après l'indépendance, les Zelbouniens opportunistes et violents «vont faire vivre leur peuple dans l'anarchie». Ils portent sur le front le signe de la bête, ce «naseyah» menteur et pêcheur tel que décrit par le Coran. Ou encore le «syndrome dysexécutif du lobe frontal», que les neurologues caractérisent comme signe fréquent chez les personnes violentes. Au grotesque, la fable fantastique va à la fin mêler le merveilleux avec l'apparition de Tergou devant Zhor.

L'ange gardien du jardin et d'Agadir lui prédit qu'elle vivra longtemps, mais sans jamais connaître le repos pour avoir failli à son devoir de mère. Mais peut-être que Titi, le «défenseur d'Agadir, du jardin et de ses secrets», reviendra-t-il un jour ? Pour que naisse et vive une Algérie nouvelle. Cette Algérie enfin apaisée et qui saura aimer ses enfants. Nous en saurons un peu plus grâce aux romans suivants de Mokhtar Sbïa (qui sont à paraître), *Nous ne semons pas les fleurs* étant le premier ouvrage d'une trilogie très prometteuse.

Hocine Tamou

Mokhtar Sbïa, *Nous ne semons pas les fleurs*, éditions Aloufia Talita, Oran 2010, 258 pages

THÉÂTRE RÉGIONAL DE SOUK-AHRAS

Chahed oua chahid, une nouvelle pièce en préparation

Le Théâtre régional de Souk-Ahras met la dernière main à une nouvelle production intitulée *Chahed oua chahid* (témoin et martyr) dont la générale est prévue pour début décembre, a indiqué l'auteur de cette œuvre. Mise en scène par Ayoub Amriche, également auteur du scénario, cette nouvelle pièce qui se présente sous forme de spectacle dansant, sera donnée à l'occasion de la célébration du 52^e anniversaire des manifestations du 11 Décembre 1960, a-t-il précisé à l'APS. Le spectacle où sont distribués 12 artistes entre danseurs et comédiens célèbre

des événements-phares et des figures symboliques de la Révolution et s'inscrit dans le cadre d'un programme établi entre les ministères des Moudjahidine et de la Culture au titre de la célébration du Cinquantenaire de l'indépendance. Ayoub Amriche soutient, à ce propos, que la mise en scène de cette nouvelle production du théâtre de Souk-Ahras «combine le texte et l'image pour évoquer le présent en rapport avec le passé, comme un prolongement logique». La structure du texte, qui se décline sous forme de tableaux, a été conçue de manière à ce que l'expres-

sion corporelle et le langage chorégraphique se conjuguent dans une belle synergie pour dire et traduire des événements historiques réels. Des événements qui ont constitué, selon Amriche, «l'esprit et l'âme de la Révolution» et qui seront communiqués sous «une forme artistique interpellant l'imagination et la sensibilité des nouvelles générations». Le metteur en scène de *Chahed oua chahid* estime que le discours politique, devenu «trop compliqué», est surtout «tombé dans les poncifs académiques incapables d'atteindre l'esprit et la sensibilité du jeune». Pour

Amriche, «c'est le recours à l'expression artistique dans toutes ses dimensions esthétiques et ses capacités d'impacter» qui demeurent «l'alternative pour toucher le récepteur quelle que soit sa catégorie». L'impact qu'a pu avoir la troupe artistique du FLN dans la sensibilisation à la cause de la Révolution, notamment au plan international, dont elle fut un digne ambassadeur, «devrait être une source d'inspiration pour continuer à toujours produire des œuvres d'art sur notre histoire», a encore estimé l'auteur de *Chahed oua chahid*.